

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 91 (1946)  
**Heft:** 1

**Artikel:** L'armée au temps de paix  
**Autor:** Juillerat, Henri  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-342302>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'armée au temps de paix

POINT DE VUE SOVIÉTIQUE

---

La fin d'une guerre remet tout en question dans les domaines les plus divers de la vie des peuples. Les rapports économiques sont bouleversés, les finances en désordre, les relations sociales tendues et mouvementées. Tout un rythme de vie, d'activité est brusquement interrompu par la cessation des hostilités et il importe, dans un temps minimum, pour éviter des crises néfastes qui peuvent affecter même les vainqueurs les plus absolus, de réadapter toute la machine des Etats à une existence nouvelle.

Ce « changement de vitesse », on en juge tous les jours depuis quelques mois, ne s'effectue pas sans grincements. Et il affecte l'armée aussi bien que les autres organismes des pays. Il n'y a pas que l'industrie qui doit faire sa « reconversion », comme on dit en Amérique, mais l'armée elle aussi, même au terme des plus éclatants succès, doit procéder sans délai à sa réadaptation aux conditions de paix.

Un préjugé, né de la lassitude du port de l'uniforme et des mois ou des années de service, des contraintes de la vie militaire, né aussi d'un sentiment d'inutilité provoqué par une certaine attitude des civils qui, dans la sécurité retrouvée, tendent à considérer le soldat comme un parasite alors qu'ils s'accrochaient à ses basques au temps du danger, ce préjugé pousse l'opinion à tenir l'armée pour une institution désormais dépassée et, par conséquent, à reléguer au dernier rang, sinon à supprimer.

En fait, s'il était juste qu'aux moments de guerre ou de dangers de guerre, l'armée occupât la première place et qu'elle fût dépositaire et responsable du salut du pays, il est normal que, en temps de paix, elle reprenne un rang qui n'est certes pas le dernier — un rang important où elle se tienne prête à toute éventualité — mais qu'elle abandonne, qu'elle restitue aux pouvoirs civils certaines attributions à elle confiées momentanément.

Il y a donc, selon le temps de paix ou le temps de guerre, une position définie, légitime et nécessaire de l'armée. On ne conçoit plus qu'une nation puisse renoncer en temps de paix à sa force militaire. Aussi le débat se porte-t-il sur la forme que doit revêtir cette force et sur les travaux qu'elle doit accomplir.

Les détracteurs de l'armée ont beau jeu, depuis que fut lancée la première bombe atomique, de prétendre à la disparition définitive de toutes les conceptions militaires pratiquées jusqu'à présent, au profit d'un petit groupe de savants et de techniciens qui tiendraient en mains le sort du monde beaucoup mieux que les meilleures divisions de troupes d'élite.

Ce sujet a été débattu par les Américains, jusqu'ici seuls détenteurs de tous les secrets de l'énergie atomique, et les grands chefs de l'*U.S.A. Army* ont conclu à la nécessité permanente de l'armée en dépit de toutes les découvertes.

L'état-major de l'Armée rouge est arrivé aux mêmes conclusions. Malgré la révolution des conceptions stratégiques provoquée la révélation de l'énergie nucléaire, les forces armées de la seconde grande puissance mondiale ne subissent pas de profondes modifications de structure et l'on n'a pas imaginé qu'elles pussent disparaître. Au contraire, l'Armée rouge, issue d'un puissant effort d'organisation militaire, tend à poursuivre cet effort avec une rigueur inflexible. Nous n'en voulons pour preuve qu'un article que la *Krasnaïa Zvezda* a consacré récemment au rôle de l'armée en temps de paix.

Nous ne nous arrêterons pas à la situation particulière qu'on assigne en Russie à l'Armée rouge vis-à-vis du pays, mais à certains principes généraux énoncés dans cette étude et qui sont applicables à toutes les armées, à quelque pays qu'elles appartiennent.

La revue soviétique s'élève d'abord contre la crise immédiate de l'après-guerre qui menace toutes les troupes : fatigue, lassitude dont nous parlons plus haut, paresse et contentement stérile de soi qui peuvent être propres aux armées victorieuses et occupantes.

Avant d'aborder le sujet même de l'article de la *Krasnaïa Zvezda*, il est bon d'examiner brièvement certains aspects de cette crise chez nous et, en général, dans les pays occidentaux, et de voir aussi en quoi elle touche aux démobilisés. Une fois tombée l'exaltation du combat ou de l'engagement quelconque dans la guerre — ne serait-ce, comme en Suisse, que le simple engagement aux frontières ou aux travaux de défense — le militaire peut être en proie à des sentiments divers. Y dominent la rancœur et l'amertume en face du quotidien retrouvé et apparemment inchangé, la révolte contre l'armée elle-même qui l'a arraché à la vie normale, du sein de la famille et du métier, cependant que l'absence nuisait aux relations familiales et sociales les plus intimes et que des embusqués, des « planqués », des privilégiés quelconques prenaient sa place.

Le cas des officiers est à considérer spécialement. De seigneurs qu'ils étaient à la tête de quarante, de cent, de mille hommes, plus responsables que n'importe quels chefs d'usine ou de communautés civiles, puisqu'ils disposaient de la vie même de leurs subordonnés, jouissant dans certaines heures des initiatives les plus complètes, maîtres absous du destin de leur groupe, et dans les cas de réussite, portés au faîte des honneurs, décorés, médaillés, cités à l'ordre de l'armée ou de la nation, ils deviennent tout à coup des civils, le plus souvent déclassés, incapables de se remettre subitement aux

tâches les plus humbles, ou bien chômeurs et mendiant un emploi pour vivre, de toutes façons retrouvant rarement dans leurs occupations, un champ assez vaste pour y développer les qualités qu'ils ont acquises ou révélées au combat. Il faut lire dans la presse anglaise ou française les demandes d'emploi d'officiers de tous grades qui se réfèrent aux exploits les plus héroïques et les plus sensationnels pour obtenir n'importe quel travail qui leur permette de gagner leur pain.

La *Krasnaïa Zvezda* ne fait pas allusion au sort des démolisés. Signalons en passant qu'il est réglé en Russie très favorablement. C'est à l'armée qui reste sur pied qu'elle adresse ses avertissements, à l'armée victorieuse qui se repose et se rétablit : « Entre la période de la guerre et celle de la paix, dit-elle, il ne doit pas exister un temps d'arrêt consacré à la béatitude. » Et de rappeler l'exemple des armées qui ont sombré dans l'inactivité et se sont endormies sur leurs lauriers. Cette expérience historique, le « grand Staline » ne la contredit point « qui apprend à ne jamais rester sur de l'acquis. »

Les idées développées par la revue russe peuvent n'être pas des nouveautés et l'on ne l'a certes pas attendue pour les émettre chez nous, mais elles doivent être utilement rappelées précisément à cette période intermédiaire que nous vivons. En nous y arrêtant, nous avons pour but aussi de démontrer avec des textes à l'appui à ceux qui attendent toute révélation de Moscou, que les expériences purement militaires aboutissent partout à des conclusions identiques.

Dès la première heure où les hostilités sont terminées et sans avoir les loisirs de s'arrêter, les armées ont devant elles un travail immense à réaliser. La guerre ayant apporté chaque jour quelque nouveau thème à la science militaire et ayant exigé qu'on le mît en pratique avant même de l'avoir défini exactement, il importe de coordonner maintenant tous les enseignements des batailles, d'en apprécier la valeur et les applications possibles, d'en tirer des méthodes nouvelles et d'en pénétrer les esprits.

...Toutes les connaissances acquises ne deviennent réellement utilisables qu'après avoir été soumises à une sérieuse étude théorique et assimilées par la troupe.

Il y a cependant encore un danger de stagnation dans une telle attitude : danger de considérer comme une panacée les leçons des batailles aériennes en oubliant que des procédés nouveaux peuvent être découverts en temps de paix ; danger de s'arrêter sur sa victoire et d'être en retard d'une guerre au prochain conflit qui surgit. La *Krasnaïa Zvezda* le prévient en posant comme règle

...de ne pas se mettre en retard et pouvoir suivre le développement de la technique militaire, ainsi que de la science militaire dans son ensemble. Une rupture entre le système d'introduction et les perfectionnements de l'armement se fait payer cher ultérieurement... Ne pas apprendre par cœur un code. Il n'existe pas de règles fixes et les combats ne s'y prêtent pas.

Pour être efficaces nos méthodes d'assimilation de l'expérience militaire devront surtout éviter la routine et laisser le champ libre à la pensée et à l'initiative.

La doctrine à appliquer se résume donc en ces deux termes : expérience et initiative. Mais comment le serait-elle sans l'influence prépondérante des cadres ? En ce qui nous concerne, nous Suisses, les difficultés de la vie civile ne doivent pas faire oublier aux officiers que leur mission militaire continue. Sans avantages matériels peut-être et privés de certaines satisfactions d'amour-propre. Le devoir n'en est pas moins tracé et il faut constater que la guerre est presque un jeu pour le soldat, pour l'officier, comparée à l'amplitude et à la diversité de ses obligations en temps de paix, à la discipline morale et intellectuelle qu'on requiert de lui.

Nos traditions militaires, qui sont bien plus anciennes que celles de l'Armée rouge, ne nous permettent pas de trouver trop dures pour nous ces appréciations de la revue soviétique :

...L'inculcation des nouveaux principes et méthodes de l'instruction militaire dépend, avant tout, des cadres de l'Armée rouge,

de la profondeur et de la rapidité avec lesquelles nos chefs se réadapteront eux-mêmes aux nouvelles conditions et comprendront leurs tâches du temps de paix.

Mais que demande-t-on à nos remarquables officiers, et, surtout actuellement, au moment de la transition brusque entre la guerre et la paix, entre les combats et l'instruction ? Il est indispensable que tous les officiers de l'Armée rouge, sans exception, se pénètrent de l'idée que la moindre lacune dans les domaines des théories militaires et dans l'instruction provoque un retard inévitable sur le terrain militaire moderne. Ceux qui tolèrent de telles lacunes sont inaptes à remplir leur devoir d'officier dans les conditions nouvelles.

En 1920, sitôt après la fin de la guerre civile, Lénine disait : « Il n'est pas possible de créer une armée moderne sans la science ». L'essence même du métier militaire exige qu'une armée, même victorieuse, sitôt les hostilités finies, se soumette à une instruction pénible mais profitable, de crainte d'être devancée. Et notre officier soviétique doit comprendre que c'est un problème capital et équivalent à ceux qu'il résolvait dans les combats.

De pair avec l'instruction militaire, la *Krasnaïa Zvezda* fixe à l'armée et à ses officiers le devoir d'élever le niveau de l'éducation militaire et politique de leurs hommes. Le programme éducatif soviétique ne saurait nous intéresser ici. Il n'en reste pas moins que le principe est juste. L'armée, notre armée de milices, est une grande école de civisme et doit le rester. Des tendances s'étaient manifestées chez nous, dans certains cours, dans certaines écoles, à substituer à la formation de l'homme, de son caractère, de sa noblesse, de son sens des valeurs, la brutalité, la grossièreté même et les seules aptitudes physiques. Il est temps d'en revenir à des conceptions plus saines, car le courage n'est pas la force et l'habileté technique ni les muscles, si avantageux soit-il d'en être pourvu, ne sont l'intelligence ni la grandeur d'âme.

Les Soviets réclament de leurs officiers deux qualités essentielles qui ont pour but de les préserver des déformations et de la suffisance, qui agissent comme un aiguillon, favorisant la vie de l'esprit, formant la volonté : la critique et l'autocritique et la discipline.

Critique et autocritique « dans des limites raisonnables » peuvent être fécondes. Elles préservent ceux qui s'y appliquent de sombrer dans la théorie pure et de s'éloigner du réel, vices fatals qui conduisent au formalisme, à la léthargie, à l'engourdissement des facultés. Elles évitent de pontifier, de plastronner, et permettent de prendre au sérieux ses tâches sans forcément se prendre trop au sérieux soi-même.

...Certains chefs semblent croire que le grade d'officier les préserve de la critique. Cette opinion-là ne traduit que le désir de vivre tranquille ; elle dénote une fatuité absolument inadmissible dans l'Armée rouge. Une critique raisonnable, venant des camarades, aidera à ramener dans le bon chemin ceux de nos officiers, heureusement peu nombreux, qui ne se pressent pas de marcher avec leur temps, se prélassent au lieu de travailler et vivent dans le souvenir de leurs exploits au lieu d'avancer. L'officier soviétique qui ne prête pas l'oreille aux observations critiques destinées à améliorer son travail, et qui refuse d'analyser ses actions, est perdu pour l'Armée rouge.

Un véritable officier de l'Armée rouge est un travailleur. Tel est le type du chef, créé dans nos armées au cours des années. Pour rester à la hauteur de sa tâche, l'officier devra travailler patiemment, même dans la période d'après-guerre. Sans fatuité ni pédantisme, il enrichira son esprit de nouvelles connaissances et s'efforcera toujours de maintenir au maximum la force combattive de la formation dont il a la charge.

Nous ne nous attarderons pas à faire ici un éloge de la discipline. La *Krasnaïa Zvezda* s'étend sur le rôle qu'elle a joué dans le succès de la Révolution d'octobre et dans les récentes victoires soviétiques. Elle conclut :

...Le raffermissement de la discipline est un commandement militaire éternel.

Appliquée aux officiers, cette prescription est encore plus rigoureuse :

Celui qui a le droit de commander doit savoir obéir. Cependant, certains officiers qui se sont révélés, au cours des combats, comme des chefs parfaitement disciplinés, se laissent aller et lâchent la bride en temps de paix. Or, l'officier ne vit pas dans des sphères

éthérées et ses faiblesses morales envers lui-même ont une répercussion immédiate et démoralisante sur les hommes.

En matière de science militaire, une armée victorieuse ne doit pas rester, en temps de paix, sur les positions acquises ; au contraire, elle doit tendre tous ses efforts pour les dépasser et continuer à progresser.

C'est pourquoi, la soumission à une discipline sévère de tous les chefs de l'Armée rouge, du plus petit jusqu'au plus grand, devient une obligation stricte et indiscutable.

Nous ne pensons pas qu'il soit inutile de livrer ces longs extraits à la méditation des militaires. L'Armée suisse, relevée de sa garde de six années, y a acquis elle aussi un actif dont elle doit profiter. Elle ne saurait négliger d'être toujours présente et nécessaire dans la vie de la nation. Les expériences des autres concordent avec les nôtres. Il faut le relever pour redresser les erreurs de jugement de ceux qui s'imaginent que nous en sommes à pratiquer un militarisme périmé.

L'armée, attelée à ses tâches du temps de paix, est elle-même un puissant facteur de paix, à condition qu'elle maintienne la pureté de certains principes défendus chez nous de tous temps, principes que la *Krasnaïa Zvezda* ne craint pas de qualifier d'éternels.

Plt HENRI JUILLERAT.

---